

Des mots contre des maux

dans Les Soleils des indépendances (1968) d'Ahmadou Kourouma

Words Against Evils

in Les Soleils des indépendances (1968) by Ahmadou Kourouma

Dr Abdou NDIAYE

Auteur correspondant, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université
Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal), blazndiaye@yahoo.fr

Date de soumission : 07.01.2023 – Date d'acceptation : 28.01.2023 – Date de publication : 20.02.2023

Résumé — Cet article a pour objectif de montrer comment un auteur africain, en l'occurrence Ahmadou Kourouma, utilise la langue du colonisateur, la transforme, l'africanise et la violence pour faire face à la violence des indépendances, c'est-à-dire les mutations sur le plan économique, politique et social de l'époque des indépendances africaines. En effet, l'auteur se propose d'utiliser la violence des mots pour combattre la violence physique, morale et psychologique sous l'ère de la dictature. Ainsi, la malinkisation du français est-elle sûrement un moyen de se faire entendre des Africains, c'est aussi un moyen de restaurer la culture locale et une manière de s'ancrer dans ses racines tout en évitant d'ennuyer le lecteur.

Mots-clés : *violence, bestiaire, malinkiser, abâtardissement, gros mots.*

Abstract — The purpose of this article is to show how an African author, in this case Ahmadou Kourouma, uses the language of the colonizer, transforms it, Africanises it and the violent one to face the violence of the independence, that is to say the economic, political and social changes of the era of African independence. Indeed, the author proposes to use the violence of words to combat physical, moral and psychological violence in the era of dictatorship. Thus, the malinkisation of French is surely a means of making oneself heard by Africans, it is also a means of restoring the local culture and a way of anchoring oneself in its roots while avoiding boring the reader.

Keywords: *violence, bestiary, malinkiser, bastardization, big words.*

Introduction

Après les deux périodes orientées respectivement vers le consentement et la dénonciation coloniale, la littérature africaine va basculer dans une nouvelle ère caractérisée par le procès de l'Africain. En effet, nous sommes en 1960, la plupart des pays africains accèdent à l'indépendance. Sur le plan politique, les compétences politiques et administratives sont transférées aux pays africains qui ont désormais la possibilité de gouverner leurs propres nations.

Cependant, *Les rêves portatifs* (Bemba, 1979) se sont révélés non porteurs sous le cercle des tropiques (Fantouré, 1972). La cible change de nom et c'est le Noir africain qui est devenu le point de mire.

Sur le plan culturel, le Blanc a laissé la langue française. Dans un premier temps, cette langue et cette culture blanche seront utilisées comme vecteur de communication entre les

<https://journals.univ-ouargla.dz/index.php/Paradigmes> / <https://www.asjp.cerist.dz/en/PresentationRevue/646>



Paradigmes : vol. VI- n° 01 - janvier 2023

Ce travail est disponible sous licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Africains du fait de la pluralité des dialectes locaux. Répondant à la question d'un journaliste sur la signification et l'apport de la colonisation, l'auteur répond : « *La colonisation a apporté quelque chose à l'Afrique. Elle a changé radicalement le visage de l'Afrique. Elle a permis le contact des peuples. Elle a, en quelque sorte ouvert l'Afrique au monde occidental. Mais elle a également causé beaucoup de tort à l'Afrique, tout comme l'esclavage d'ailleurs* » (Mongo-Mboussa, 1998). Et ceci va aboutir à la mise en place d'un organe de rassemblement des peuples qui ont en commun la langue française et qui est la francophonie. Seulement, cette langue va être domestiquée par les Africains pour répondre aux exigences de leur communauté.

Sur le plan littéraire, certains écrivains vont utiliser cette langue transformée pour faire face à la nouvelle situation, à l'instar de Kourouma dans les soleils des indépendances publié en 1968. Ce roman, qui fut rejeté par tous les éditeurs africains et français, pour être « *mal écrit* », sera publié par les Presses Universitaires de Montréal. Très vite, le livre obtient le prix de la Francité au Québec puis, deux ans plus tard, celui de l'Académie royale de Belgique. Ce roman aux personnages atypiques, au langage imagé et au ton humoristique, mais parfois violent, va servir de point de départ pour une nouvelle ère orientée vers la critique des nouveaux dirigeants africains et les changements qu'ils ont apportés dans leurs pays respectifs.

Le présent article se propose d'étudier l'usage de la violence verbale comme antidote pour faire face à la violence engendrée par les mutations socio-politiques, économiques et culturelles des indépendances africaines dans les soleils des indépendances, c'est-à-dire comment Kourouma utilise des mots, « pistolets chargés » pour combattre des maux.

1. Les indépendances, « une nuée de sauterelles » : une société en crise

Les indépendances africaines sont considérées dans le roman de Kourouma comme une nuée de sauterelles : « *Comme une nuée de sauterelles les Indépendances tombèrent sur l'Afrique à la suite des soleils de la politique [...]. Mais quand l'Afrique découvrit d'abord le parti unique (le parti unique, le savez-vous ?, ressemble à une société de sorcières, les grandes initiées dévorent les enfants des autres)[...]* » (Kourouma, 1970, pp. 24-25). L'assimilation des indépendances à une nuée de sauterelles dévastatrices montre combien grande était la consternation à cette époque. Sur le plan social, on assiste à plusieurs mutations.

1.1. La perte des privilèges ancestraux

L'une des premières conséquences de cet événement en Afrique fut la perte des privilèges dont bénéficiait le héros, et par suite, toute la communauté malinké dont il est le représentant. En effet, cette dernière a souffert la perte de son commerce et de sa liberté comme le narrateur nous le dit : « *L'important pour le malinké est la liberté du négoce...La colonisation a banni et tué la guerre mais favorisé le négoce, les Indépendances ont cassé le négoce et la guerre ne venait pas. Et l'espèce malinké, les tribus, la terre, la civilisation se meurent, percluses, sourdes et aveugles [...]* et stériles » (Kourouma, 1970, p. 23).

Cette perte va occasionner d'autres dysfonctionnements comme le renversement des situations. Le personnage était pourtant promu à un destin exceptionnel car il est prince du royaume de son père ; mais hélas ! les indépendances ont tout gâché : « *Son père mort, le légitime Fama aurait dû succéder comme chef de tout le Horodougou. Mais il buta sur intrigues, déshonneurs, maraboutages et mensonges* » (Kourouma, 1970, p. 23). En effet, l'on assiste à la

disparition de la chefferie traditionnelle et l'émergence d'une nouvelle classe sociale jadis considérée comme subalterne : les griots. Cela constitue, aux yeux du héros, une forme de violence. Il est devenu un mendiant : « *Lui, Fama, né dans l'or, le manger, l'honneur et les femmes ! Éduqué pour préférer l'or à l'or, pour choisir le manger parmi d'autres, et coucher sa favorite parmi cent épouses ! Qu'était-il devenu ? Un charognard [...]* » (Kourouma, 1970, p. 12). « *Charognard* » est un terme qui désigne méchamment celui qui trouve sa subsistance dans les cérémonies : baptêmes, funérailles, mariages... La conséquence est que le personnage ne sera plus respecté même des griots représentés par Bamba et Diamourou. Fama n'est donc pas respecté des siens qui finissent par le rejeter comme le montre cet affront du vieux griot qui ose confondre les Doumbouya et les Keita dans son récit, pour des raisons symboliques.

Cette perte des privilèges et de la considération n'est que la résultante des indépendances qui ont installé une atmosphère de désolation et ceci est aggravé par la violence même notée au sein de la nature, ce que le héros appelle « *bâtardise* ».

1.2. La corruption de la nature

L'une des caractéristiques qui montrent la désorganisation et la violence des indépendances est la corruption de la nature. En effet, à Horodougou, même les arbres ne sont pas épargnés, comme le narrateur nous le raconte lors du retour de Fama à Togobala pour hériter de son cousin Lacina, mort au milieu du roman : « *Enfin un repère ! Fama reconnut le baobab du marché. Il avait peiné, il était décrépiti lui aussi ; le tronc cendré et lacéré, il lançait des branches nues, lépreuses vers le ciel sec, un ciel hanté par le soleil d'harmattan et par les vols des vautours à l'affût des charognes et des laissées des habitants se soulageant derrière les cases* » (Kourouma, 1970, p. 103).

De même, en lieu et place des feuilles du fromager du village, résident des grappes de vautours comme si les arbres produisaient des animaux : « *En face, derrière le fromager, le soleil mourant s'empêtrait dans un marais de pourpre. Et des feuillages se détachaient des dizaines de vols de charognards réveillés et appelés par le fumet du chien mort* » (Kourouma, 1970, p. 118).

Il en va aussi de la capitale qui montre une autre plaie, une association contre-nature du soleil et de la pluie. En effet, pour le Malinké, la nature originelle réside dans une nette séparation entre ces deux ; mais sous l'ère des indépendances, règne la violence créant un climat et un décor « *bâtards* » des éléments naturels. En effet, lors des funérailles de Koné Ibrahima, Fama fit cette remarque « *Le soleil ! le soleil ! le soleil des Indépendances maléfique remplissait tout un côté du ciel, grillait, assoiffait l'univers pour justifier les malsains orages des fins d'après-midi* » (Kourouma, 1970, p. 11).

1.3. Le règne des animaux : le bestiaire

L'autre forme de violence réside dans le règne du bestiaire avec la présence massive des vautours, des chiens, des lézards, des mouches, des margouillats... Lorsqu'il visite la tombe de ses parents, Fama fait cette remarque : « *Des chiens, yeux, oreilles et nez arrachés, poursuivaient des meutes de margouillats et de vautours qui trouaient ses côtes et ses reins pour s'y réfugier* » (Kourouma, 1970, p. 118). C'est que pour le narrateur la faune comme la flore participent à la corruption de la nature dont elles rendent compte l'état. La nature, très sauvage dans le livre, participe à montrer les événements. Dans un entretien, Kourouma s'explique

sur l'importance et la présence des animaux dans son roman. « – *Le bestiaire y est aussi présent. On y rencontre beaucoup d'animaux totems. À quoi cela est-il dû ? – Cela est dû tout simplement au fait qu'en Afrique, nous vivons avec la nature, avec les animaux. Certes, ces derniers ne sont plus aussi nombreux qu'à l'époque de mon enfance et de ma jeunesse. Mais ils continuent d'habiter mon imaginaire. Dans mon écriture, je fais souvent référence à la tradition orale, aux contes et légendes* » (Mongo-Mboussa, 1998).

1.4. La violence physique

L'autre forme de violence dans ce roman est physique et elle se voit à travers l'excision suivi du viol de Salimata, et l'arrestation du héros.

En effet, la femme de Fama a vécu un grand traumatisme causé par une violence physique lors de sa mutilation génitale que le narrateur rend de manière crue et violente : « *Salimata se livre les yeux fermés, et le flux de la douleur grimpa de l'entre-jambes au dos, au cou et à la tête, redescendit dans les genoux ; elle voulut se redresser pour chanter mais ne le put pas [...]* » (Kourouma, 1970, p. 36). Cet événement douloureux et barbare est à l'origine de l'infertilité du personnage. C'est une blessure non seulement physique mais aussi morale et psychologique dont cette femme se souviendra toute sa vie. Kourouma dénonce cette pratique dont il remet en cause la pertinence. C'est une pratique dangereuse qui génère infertilité, désolation et mort.

Mais comme si cela ne suffisait pas, elle fut violée dans la plaie par le très craint sorcier féticheur Tiécoura. La femme n'a pas fini de souffrir car elle fut donnée en mariage forcé après son excision à Baffi. Elle se rappelle ce jour aussi douloureux que l'excision ou le viol de Tiécoura. Pour le personnage, c'est un enchaînement de douleurs physiques et morales. Et elle faillit même l'être une nouvelle fois par le marabout musulman Hadj Abdoulaye qui reçut d'elle des coups qu'il n'oubliera pas.

1.5. La dictature et l'arbitraire

Il faudra ajouter à cela l'arrestation de Fama qui fonctionne comme de la violence, surtout en tenant compte du chef d'accusation : le personnage est arrêté pour n'avoir pas raconté son rêve au secrétaire de section du parti. Ce rêve mettait en danger le président, c'est donc un complot contre le président. Kourouma étale ainsi toutes les formes de violences des dictateurs africains comme les arrestations arbitraires, les emprisonnements, les tortures et les exécutions, le parti unique surtout qui fut à l'origine de tous ces maux : « *Mais quand l'Afrique découvrit le parti unique* » (Kourouma, 1970, p. 24). Ainsi, lorsque Fama et son ami Bakary sont arrêtés pour être interrogés dans les caves de la présidence, Fama retrouve toutes les personnes disparues de la capitale : « *Fama y trouva tous ceux qu'il cherchait. Comme eux, il était arrêté* » (Kourouma, 1970, p. 158).

En plus, c'est une occasion pour montrer les conditions de vie dans les prisons africaines à cette époque : « *Combien de nuits y passa-t-il ? Il ne le savait pas. Dans les caves, les plafonniers restaient constamment allumés et on ignorait quand venait le matin et quand commençait le soir, on y subissait la torture, on y respirait la puanteur, le ventre y sifflait la faim, la mort de temps en temps y retentissait et parfois aussi les éclats de rire ivres des geôliers vidant des bouteilles d'alcool. [...] Ce camp était la nuit et la mort, la mort et la nuit* » (Kourouma, 1970, pp. 158-160).

En dehors des prisons, c'est la répression dans les rues de la capitale contre toute sorte de manifestation : « *Un jour ce fut un d'abord, un autre jour deux, et enfin trois amis de Fama disparaurent, sûrement appréhendés dans la nuit* ». (Kourouma, 1970, p. 157).

Donc, l'accession à l'indépendance des états africains et toutes les mutations sociales, économiques, politiques et culturelles sont à lire comme le règne de la terreur avec l'instauration d'un dysfonctionnement dans l'ordre naturel des choses. Sous l'ère des indépendances, les hommes, les animaux, les végétaux, les institutions... sont devenus violents, abâtardis, selon le mot du narrateur. C'est pourquoi face à cette violence physique et psychologique, le romancier propose une autre forme de violence pour y faire face. Il s'agit d'une violence récréatrice, utilisée comme remède contre le mal de la société des indépendances : la violence verbale.

2. Des mots contre les maux sociaux

2.1. La langue utilisée : l'idiosyncrasie de Kourouma

Quelle langue utiliser pour faire face à la violence physique, morale et psychologique générée par les indépendances africaines ? Pour répondre à cette question, il faut trouver le public visé, et pour cela, c'est le contexte de publication qui fournit la réponse. Nous sommes en 1968, c'est la période des indépendances africaines avec le règne des présidents dictateurs africains. Le roman est donc destiné, par le sujet traité, aux Africains, surtout aux dirigeants. Quelle langue faut-il leur parler ? Faut-il utiliser un français correct, classique, standard au risque de ne pas être compris de son public ou alors utiliser le français malinkisé, africanisé pour toucher sa cible ? L'auteur opte pour le choix de Sony Labou Tansi : « – *Je fais éclater les mots pour exprimer ma tropicalité : écrire mon livre me demande d'inventer des mots capables par leur sonorité de rendre la situation tropicale* » (Sony Labou Tansi, cité par Ngal, 1994, p. 135). Il faut donc utiliser le français petit nègre pour toucher et être compris. S'exprimant sur l'usage de cette langue tant décriée par les critiques littéraires, Kourouma écrit : « – *Qu'avais-je donc fait ? Simplement donné libre cours à mon tempérament en distordant une langue classique trop rigide pour que ma pensée s'y meuve. J'ai donc traduit le malinké en cassant le français pour trouver et restituer le rythme africain* » (Ripault, 1983, pp. 6-10). Et dans un entretien, il approfondit ses explications sur l'usage de cette langue : « – *Lorsque j'ai commencé à écrire Les Soleils des Indépendances. Fama m'est apparu fade et ce n'est que lorsque je l'ai fait parler en Malinké qu'il a pu avoir tout son relief. Dans les parties dialoguées, le français de France ne pouvait pas convenir* » (Magnier, 1987, p. 12). De toute façon, il n'est pas le seul auteur africain à penser ainsi. Déjà Dans la postface d'Éthiopiennes, Léopold Sédar Senghor justifie la nécessité des emprunts lexicaux par l'écrivain africain en ces termes : « *Langue étrangère, le français ne peut, en effet, jouer le rôle d'une langue africaine, il se colore et s'enrichit au contact des réalités africaines [...]* Ainsi, il emprunte aux langues africaines les mots dont il a besoin » (Senghor, 1956).

Transformer une langue signifie lui tordre le cou en lui faisant faire ce qu'elle n'avait pas l'habitude de faire, à rendre d'autres types de pensées, d'émotions, d'intuition nègres... bref, il s'agit de violenter cette langue comme Badday le soutient « *les procédés d'africanisation et de transformation de la langue française "violentent" cette dernière en la soumettant aux structures du Malinké* » (Badday, 1970). Cette façon de parler, que certains critiques trouvent

anormale (comme les éditions du Seuil qui avaient rejeté le manuscrit), trouve son originalité après la remarque faite par le linguiste anglais Larry Selinker¹ qui l'appelle « *interlangue* ». C'est en 1969 que l'auteur a employé pour la première fois ce mot pour nommer cette langue instable parlée par l'apprenant en situation d'appropriation de langue étrangère. Avec la nouvelle conception, la recherche d'originalité de certains écrivains sur le plan du style, production erronée selon certains critiques, n'est plus considérée comme une faute, mais comme une –interlangue–, c'est-à-dire un système linguistique transitoire et alternatif de la langue étrangère à la langue locale. Avant lui cette transformation de la langue étrangère était considérée comme une faute. Dans tous les cas, Kourouma trouve dans cette attitude le moyen de transmettre ses impressions aux lecteurs africains par la violence des mots.

2.2. La profanation de la langue

La violence verbale chez kourouma peut se manifester par la profanation de la langue du colonisateur qui fut à l'origine des problèmes de Fama, ce qui est une manière de se venger de lui. Sur ce point, non seulement l'auteur va surcharger cette langue de mots locaux mais aussi d'archaïsmes, de barbarisme et autres tournures obsolètes : « *Chaque mot a des connotations dans une langue. Comment le traduire sans ou avec ces connotations ? C'est chaque fois un problème. J'aime beaucoup les archaïsmes. Je retrouve parfois dans l'ancien français la traduction pleine d'un mot qui existe encore en malinké et qui a disparu dans le français d'aujourd'hui* » (Magnier, 1987, p. 12).

Cette transgression délibérée des règles du bon usage du français par l'écrivain n'est pas la preuve d'une mauvaise maîtrise de la norme standard, mais le résultat d'un travail de déstabilisation, soubassement de critiques. Analysant l'originalité du style de Kourouma, David Ngamassu remarque : « *L'auteur donne à certaines formes verbales des sens qu'elles n'ont pas généralement en français standard; on note chez lui un emploi particulier de certains verbes : "pour y faire éclater la funeste nouvelle", [...] connaître + infinitif: "elle connut la douleur s'enfoncer"; cou cher une fille; [...] Chez lui, les néologismes lexicaux, qu'ils participent des mutations sémantiques ou des constructions dérivationnelles, sont toujours reliés à la créativité phrastique et syntaxique* » (Ngamassu, 2007, p. 75).

Selon Alain Rouch et Gérard Clavreuil, l'innovation apportée par Kourouma réside dans l'originalité de son style dont on distingue quatre niveaux essentiels ; « *cassure de la structure syntaxique française, choc des images enrichies par la langue malinké, transposition lexicale, appel au procédé d'accumulation comme créateur de rythme* » (Clavreuil & Rouch, 1987, p. 152). En effet, la syntaxe est délibérément bafouée pour l'accès facile au lecteur. Kourouma écrit : « *La seule limite imposée à l'écrivain tient donc à la compréhension; dans cette limite, il est libre de bousculer les codifications et de tordre la langue* » (Zalessky, 1988, p. 5). Cette façon de créer une interlangue pour parler au lecteur africain est salvatrice selon kourouma car elle permet non

¹ Selon Wikipédia Larry Selinker est professeur émérite de linguistique à l'Université du Michigan et ancien directeur de l'Institut de langue anglaise de l'université. En 1972, Selinker a introduit le concept d'*interlangue*, qui s'appuyait sur les travaux antérieurs de Pit Corder sur la nature des erreurs des apprenants de langue.

seulement d'être à l'aise dans ce qu'on fait, mais aussi d'être compris, ce qui est l'objectif de l'écrivain : « *Les Africains, ayant adopté le français, doivent maintenant l'adapter et le changer pour s'y trouver à l'aise, ils y introduiront des mots, des expressions, une syntaxe, un rythme nouveau... C'est ce que vont faire et font déjà les Africains du français* » (Zalessky, 1988, p. 6).

Pour David Ngamassu, cependant, cette transgression est la marque d'une volonté de se singulariser, de montrer son originalité d'écrivain : « *Il est nécessaire à tout écrivain d'écrire comme personne avant lui ne l'a fait. La transgression volontaire de la norme linguistique standard, qui s'accompagne, généralement, de la violation des normes textuelles, participe de cette recherche, par l'écrivain, de cette écriture singulière* » (Ngamassu, 2007, p. 75).

Dans une interview au Magazine littéraire, l'auteur justifie ce choix d'écriture volontairement fautive : « *Lorsque j'écrivais Les Soleils des indépendances, je vivais encore en Côte d'Ivoire. Je parlais et pensais dans ma langue natale. [...] j'ai commencé à obtenir un résultat intéressant lorsque j'ai entrepris de malinkiser le français, d'adopter des tournures particulières, archaïques, permettant de mieux traduire la façon d'agir et de penser des Africains* » (Armel, 2000).

2.3. Une culture de l'image : métaphores, leurs symbolismes

La langue malinké utilisée est une langue très riche en images, surtout en proverbes et autres tournures qui rendent compte l'oralité. Qui parle d'image, parle de métaphore. Aristote, dans la Poétique, définit la métaphore de la façon suivante : « *La métaphore est l'application d'un nom impropre, par déplacement soit du genre à l'espèce, soit de l'espèce au genre, soit de l'espèce à l'espèce, soit selon un rapport d'analogie* »². La métaphore est donc une figure d'assimilation de deux choses sans expliciter le trait de ressemblance ou d'analogie. Dans tous les cas, elle fonctionne comme trope de la langue car elle permet d'enrichir une langue. Mais au-delà de cette fonction, la métaphore joue un rôle dans la vie quotidienne : elle permet de convaincre. Et s'il y a une langue pleine d'images et de métaphores, c'est bien le malinké. L'auteur va utiliser cette langue qui est la sienne, mais traduite littéralement, peut choquer à cause des nombreuses images violentes aux yeux des non-malinkés. Tout est affaire de culture, de formation première. Pour Ripault « *[...] il fait feu d'images, de comparaisons, d'une multitude de métaphores "à la fois surprenantes et fortement impliquées dans le contexte physique et psychologique des locuteurs"* » (Ripault, 1983, p. 12). Le même auteur poursuit : « *Kourouma donne à ses "anti-héros" toute l'épaisseur d'une vie qui a ses lieux, ses us, ses projets, ses mots et sa poésie, sa fureur aussi. Il écrit gaillardement (dans) sa langue, il travaille le proverbe, le refond, le décape, le scande, l'ébouriffe, remettant en vigueur sa "philosophie pétrifiée"* » (Ripault, 1983, p. 12).

Dans *Les Soleils des indépendances*, la métaphore semble participer à la construction d'une image précise, celle la violence, de la monstruosité ou de la férocité de l'univers romanesque mis en scène. D'ailleurs, Mahihli Gassama n'a pas manqué d'affirmer que : « *Le langage d'Ahmadou Kourouma est celui de son peuple : le peuple malinké est certainement l'un des*

² Traduit par Dupont-Roc et Lallot, (1980, p. 10) cité par González Rey, M. (1980) *Le rôle de la métaphore dans la formation des expressions idiomatique*, p. 160. ARISTOTE, *La Poétique* (texte grec traduit et annoté par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot), Éditions du Seuil, Paris.

peuples africains qui accordent le plus d'intérêt, dans la vie quotidienne, à l'expressivité du mot et de l'image, et qui goûtent le mieux les valeurs intellectuelles, donc créatrices de parole » (Gassama, 1995, p. 51). Cette image assimile surtout les hommes aux animaux pour montrer leur bestialité comme le montrent nombreuses occurrences : « *Mais Fama n'usa pas sa colère à injurier tous ces moqueurs de bâtards de fils de chiens* » (Kourouma, 1970, p. 17), « *Éclats de rire. Fama tendit les oreilles. Il avait eu raison de ne point décoller, de ne point pardonner, le fils d'âne de griot mêlait aux éloges de l'enterré des allusions venimeuses* » (Kourouma, 1970, pp. 17-18), « *Fils de chien plutôt que de caste ! Les vrais griots, les derniers griots de caste ont été enterrés avec les grands capitaines de Samory* » (Kourouma, 1970, p. 18). Ce sont là quelques exemples de gros mots employés par Fama pour abattre sa colère sur les gens qui l'ont offensé.

Par les animaux assimilés : chien, hyène, singe, bouc, taureau, âne, serpent, chacal, bouc, varans, buffle, tisserin, fauve, écureuil, mangouste... pour ne citer que ceux-là, sont soit symboles de brutalité, soit de perfidie, soit de férocité, soit de sournoiserie ou de parasitisme d'où la violence à laquelle ils renvoient. Cette métaphore de la violence est, à notre avis, porteuse de message de dénonciation de la violence de la société des postcoloniaux.

La violence verbale semble plus manifeste dans les nombreuses injures et les gros mots utilisés par le narrateur. L'on utilisera gros mots pour désigner les deux. Les gros mots sont des mots crus, non corrects dans la conversation normale, des mots obscènes, privés de délicatesse, utilisés dans le but d'offenser la pudeur, la morale, les codes de politesse, de conduite. Dans le livre, l'utilisation des gros mots semble être la réponse à une situation anormale ou un comportement inapproprié. Les gros mots, adressés à quelqu'un, cherchent soit à le déstabiliser, soit à le blesser ou tout simplement à créer une situation humoristique, pour faire rire le lecteur. L'on peut citer : « *bâtard de bâtardise ! gnamokodé !* » (Kourouma, 1970, p. 11), « *Assois tes fesses* » (Kourouma, 1970, p. 15), « *Fils de chien plutôt que de caste* » (Kourouma, 1970, p. 18), « *Le fils de chien de Bamba* » (Kourouma, 1970, p. 20). L'on note que l'utilisation des gros mots dans les soleils des indépendances peut avoir une fonction de libération de l'émotion, une façon de purger quelque chose de douloureux, d'écœurant. C'est ce qui explique les nombreuses utilisations de l'expression « *bâtard de bâtardise* » qui parcourent tout le livre. L'on n'oublie pas que l'on est dans une société orale qui privilégie la palabre africaine d'où d'ailleurs l'utilisation des nombreux proverbes qui permettent de restaurer en même temps le mythe de ce peuple comme l'auteur le précise lors d'un entretien : « *Je souhaite qu'en toutes circonstances un Malinké se retrouve dans mes romans. Toute langue, toute société, c'est d'abord un certain nombre de mythes ou de réalités. Traduire, c'est trouver les mythes ou les réalités correspondants* » (Magnier, 1987, p. 12). Ce choix d'une écriture violente malinkisée semble être une posture de l'auteur qui lui permet de jouer sur plusieurs registres : d'abord, l'auteur veut s'adresser aux Africains qu'il invite ensuite à consommer sa fiction plaisante pour enfin mieux dénoncer toutes les formes de violence générées par les mutations sociopolitiques, économiques et culturelles sous l'ère des indépendances. Le roman s'inscrit alors dans la dynamique de l'époque qui voudrait que les romans de cette période soient orientés vers le procès des dictateurs africains. La violence verbale n'est donc pas porteuse d'une charge négative comme on aurait pu le penser, au contraire, elle est la volonté manifeste de son auteur d'être original dans sa pratique romanesque et dans sa philosophie du roman. Pour

cet auteur : « *Le lecteur africain ou malinké de Kourouma se retrouve, s'identifie et se reconnaît à travers l'œuvre de ce dernier. Car, c'est de la même manière que sont structurées et parlées les langues africaines* » (Ripault, 1983, p. 51). La violence verbale est donc l'écho d'un roman politiquement et socialement engagé.

Conclusion

La façon violente de parler de Kourouma dans les soleils des indépendances apparaît comme une solution face à la dégradation des couches sociales et à la dictature africaine porteuse de violence. L'utilisation du malinké loin d'être un écart de langage, apparaît comme une volonté de l'auteur de s'enraciner dans sa culture, de dénoncer la violence mais aussi de travailler à l'enrichissement de cette langue héritée de la colonisation comme Senghor le souligne : « *La francophonie ne sera plus enfermée dans les limites de l'Hexagone [...] L'essentiel est que la France accepte de décoloniser culturellement et qu'ensemble nous travaillions à la Défense et Expansion de la langue française comme nous avons travaillé à son illustration* » (Deniau, 1974, p. 4). En effet, cet auteur, qui fut critiqué par les Français de mal écrire leur langue, est salué vivement par les siens comme un auteur au style original né des recherches pour le plaisir du lecteur africain à qui le livre est d'abord destiné pour mieux le toucher. Issu des colonies françaises (ici la Côte d'Ivoire), le choix de la langue du colon s'impose certes, mais empreinte d'une touche d'originalité, ce qui apparaît comme une forme de révolte contre les anciens maîtres, une sorte de revanche sur l'histoire, donc une décolonisation culturelle et politique. En cela, l'auteur apparaît comme l'initiateur d'une nouvelle ère de la littérature africaine francophone romanesque qui rompt avec la dénonciation coloniale et qui s'oriente vers la dénonciation de la gabegie des indépendances avec son chapelet de maux : arbitraire, arrestation, déportation, assassinat, restriction de liberté, désorganisation de la société traditionnelle, corruption, perte des valeurs...même si certains intellectuels notent que le héros du roman, Fama, n'est pas représentatif de la situation des Africains à cette époque, puisque son cas est particulier. En effet, c'est vrai que le personnage représente cette catégorie de personnes qui ont vu leurs privilèges disparaître à cause d'une réorganisation sociale, mais le dessein de Kourouma était de montrer les conséquences des mutations sur le plan social et politique en Afrique en prenant l'exemple de la fin d'une dynastie, celle des Doumbouya.

Références bibliographiques

1. ARMEL, A. (Entretien avec Ahmadou Kourouma) (2000). *Le Magazine littéraire*, n° 390, septembre 2000 : <https://www.nouveau-magazine-litteraire.com/ahmadou-kourouma>
2. ARISTOTE (1980). *La Poétique* (texte grec traduit et annoté par Roselyne Dupont-Roc et Jean Lallot), Éditions du Seuil, Paris.
3. BADDAY, M. (1970). (Interview par). « Ahmadou Kourouma, Écrivain Africain », *Afrique Littéraire et Artistique*, n° 10.
4. DENIAU, X. (1974). « La Dimension Francophone de la Politique Française », *France-Eurafrrique*, n° 247, Mai-Jun.
5. GASSAMA, M., (1995). *La Langue d'Ahmadou Kourouma ou le français sous le soleil d'Afrique*, Paris, ACCT/Khartala.

6. KOUROUMA, A. (1970). *Les Soleils des indépendances*, Paris, Seuil.
7. MAGNIER, B. (1987). (Propos Recueillis par) : « Ahmadou Kourouma », Paris, CLEF, *Notre Librairie*, vol. 87.
8. MONGO-MBOUSSA, B. (1998). (Entretien avec Ahmadou Kourouma), *Africultures* (les mondes en relation), octobre <http://africultures.com/entretien-de-boniface-mongo-mboussa-de-avec-ahmadou-kourouma-534/>
9. NGAMASSU, D. (2007). « Dynamisme du français dans les littératures francophones : perspective comparative », *Synergies Afrique Centrale et de l'Ouest*, n° 2, pp. 71-94.
10. CLAVREUIL, G., ROUCH, A., (1987). *Littératures nationales d'écriture française*. Paris: Bordas.
11. RIPAUT, G. (1983). « Les Soleils de Kourouma Brillent par Leur Présence », Paris: CLEF, *Notre Librairie*, vol. 87.
12. SENGHOR, L., (1956). Éthiopiennes, « postface », Paris, Seuil.
13. TANSI, S. L. cité par NGAL, G. (1994). *Création et rupture en littérature africaine*, Paris, L'Harmatta.
14. ZALESSKY, M. (1988). « Entretien avec Ahmadou Kourouma », *Diagonales*, n° 7, pp. 4-6.

Pour citer cet article

Abdou NDIAYE, « Des mots contre des maux dans *Les Soleils des indépendances* (1968) d'Ahmadou Kourouma », *Paradigmes*, vol. VI, n° 01, janvier 2023, p. 207-216.

